

laide, et qui ne plaira pas à Urbain. Mon père est à Alseghem, je n'ose plus aller seule à Plattesteen.

—N'est-ce que cela ? Je vous accompagnerai, Cécile, s'écria Urbain.

—Pas toi, mon fils ; c'est moi qui la conduirai à Plattesteen.

—Mais, mon père, murmura le jeune homme, vous ne voulez jamais rien me permettre. Je ne suis pourtant plus un enfant. Si Marc est fort, je ne le crains pas.

—Patron, laissez-moi accompagner Urbain, dit le valet qui s'était tenu derrière la porte.

—Tais-toi, Blaise, grommela le fermier. Au premier danger tu détales comme un lièvre. Je ne te reproche pas ta timidité, mon garçon ; tu es faible et estropié. Mais il faut ici un homme calme et courageux. C'est moi qui conduirai Cécile à Plattesteen.

—Pourquoi ne vous accompagnerai-je pas, père ? demanda Urbain sur un signe de sa mère. A nous deux nous sommes plus forts qu'un, et Marc n'osera pas nous insulter si nous le rencontrons.

—Oui, Urbain, mais je redoute ton emportement. Promets-tu de rester calme, quoi qu'il arrive ?

—Je vous obéirai, mon père.

—Thomas, ne seriez-vous pas bien de prendre par Zickendriesch ? dit la fermière. C'est un petit détour, mais vous seriez certains de ne pas rencontrer Marc.

—En effet, femme, vous avez raison. L'homme raisonnable évite le danger quand il le peut. Viens, Cécile, Urbain, prends ton bâton, et n'oublie pas tes promesses.

Tandis que le vieillard sortait avec la jeune fille, la mère Couterman retint son fils et lui souffla à l'oreille.

—Veille sur ton père, Urbain : il est encore plus emporté que toi. Tâche qu'il reste calme, et si vous voyez Marc de loin, revenez tous les deux, plutôt que de vous colleter avec cet ivrogne. Tu ne l'oublieras pas, Urbain ?

—Non, mère, soyez tranquille.

Et il se bâta de rejoindre son père.

III

C'était le dimanche, jour de kermesse à Beersel. La cloche du village venait de sonner une heure. Le meunier et sa fille, le père Couterman et son fils, avec Blaise le valet de ferme, gravissaient la colline escarpée où serpente le chemin qui conduit à Beersel.

Le beau temps et la fête les avaient mis en joie et en belle humeur.

Ils s'étaient vêtus de leurs plus beaux habits,

non pas seulement parce que c'était dimanche, mais surtout parce qu'Urbain allait pour la première fois se présenter à Beersel chez les parents des Roosens comme le fiancé de Cécile.

Il portait un tricorne en feutre, un long gilet de coton à fleurs, une longue redingote de draps avec de grands boutons, une culotte courte et des bas bleus bien serrés sur ses jambes nerveuses ; ses souliers étaient d'une forme élégante et leurs boucles d'argent étincelaient au soleil.

Les deux vieillards étaient vêtus à peu près comme le jeune homme, avec cette différence que leurs chapeaux étaient moins retroussés, et que leurs cheveux longs tombaient sur leurs épaules. La couleur de leurs habits était aussi plus foncée.

Tous trois portaient une légère canne à pomme d'argent, servant plutôt d'ornement que de défense.

La toilette de Cécile paraissait plus simple que celle des trois hommes. Elle portait une robe verte à fleurs rouges à corsage très-étroit lacé par devant. Ses bras étaient nus jusqu'au coude. Sur ses cheveux ramenés sur le sommet de la tête, elle portait un léger bonnet de dentelles. Mais ce qu'elle avait de plus pittoresque, c'était un grand mouchoir de couleur, attaché sur sa cornette, et retombant sur ses épaules en plis gracieux qui encadraient son joli visage.

Déjà la joyeuse compagnie avait atteint le bois des légumineuses et malgré la pente assez raide du chemin, ne cessait de causer et de rire.

Lorsqu'ils arrivèrent sur le plateau, ombragé de vieux chênes, le premier se mit à côté du père Couterman et continua de bavarder avec lui en échangeant maintes prises de tabac. Peu à peu, Urbain et Cécile restèrent en arrière, et Blaise resta entre les deux groupes, mais plus rapproché des vieux.

Ceux-ci parlaient de Marc et se réjouissaient qu'il eût quitté le village pour tout de bon. Il y avait eu une scène si violente dans sa maison, que le drossart, appelé par la veuve, avait dû intervenir, et Marc aurait certainement été mis en prison, si son oncle n'avait parlé pour lui.

Là-dessus Marc s'était enfui furieux, jurant qu'il allait se faire soldat, et qu'il ne reverrait jamais sa mère. Et en effet, il y avait de cela cinq jours, et personne à D'worp ni dans les environs ne l'avait vu, personne n'avait eu de ses nouvelles.

Il n'y avait donc plus à craindre que ce jeune forcené, dans un moment d'ivresse, n'injuriât ou ne maltraitât Urbain.

Cécile et Urbain ne pensaient guère à Marc. Se tenant par la main, ils marchaient doucement, n'échangeant que des paroles entrecoupées. Toute leur âme avait passé dans leurs regards,